

Le Point du Jour

Les journées de l'E.C.F., avant, pendant, après

APÉRIODIQUE — 30 JANVIER 2011 — N°22

OÙ EN SOMMES-NOUS?



APÉRIODIQUE

question d'école

LACAN

et l'intranquillité
du psychanalyste



samedi 5 février 2011 | 9h30 | 18h
Maison de la Chimie | 28 rue Saint Dominique 75007 Paris
Inscriptions - www.causefreudienne.org

Ecole de la Cause freudienne
Association de psychanalyse reconnue d'utilité publique
1 rue Raymond 75006-Paris

Samedi prochain, 5 février, nous nous retrouverons à la Maison de la Chimie. Clin d'œil aux Journées de l'AFP qui s'y tenaient en présence de Lacan? Tout à changer, même le lieu, mais l'École reste le destinataire, de ce qui se transmet de ce désir qui soutient le discours analytique.

Il y a 17 AE dans l'AMP aujourd'hui et nous allons entendre le dernier nommé de l'ECF, Guy Briole, pour son témoignage inédit à Paris. Plusieurs autres, en fonction ou qui l'ont été, nous dirons l'interprétation qu'ils font de l'École aujourd'hui.

Plusieurs ACF ont déplacé leurs activités programmées ce samedi, prenant la mesure de l'importance de cette journée dans les rendez-vous de cette année. Pour attrapper la fraîcheur de ce désir de transmettre, nous proposons aussi au débat les contributions de jeunes membres de l'École. Exposés et discussions convergeront pour débusquer les petites tranquillités que n'a cessé de traquer Lacan pour faire de l'analyste un interprète du discours de son temps.

Jean-Daniel Matet

Inscriptions à Question d'École – 5 février 2011 – Maison de la Chimie

28 bis, rue Saint Dominique 75007 Paris – Accueil à partir de 8h30

ATTENTION!

Les inscriptions en ligne seront prises en compte jusqu'au jeudi 3 février à minuit .

Les inscriptions sur place ne pourront pas se faire par carte bancaire.

Les inscriptions se font sur le site www.causefreudienne.net ou par voie postale en envoyant le bulletin que vous trouverez en dernière page de ce numéro. Les affiches ont aussi été adressées par voie électronique aux inscrits de la liste ecf-messenger.

AU SOMMAIRE DU LPDJ N°21

LE PROGRAMME DU 5	p. 2
Jean-Daniel Matet A samedi, donc!	p. 3
Pierre Naveau Le psychanalyste comme sinthome	p. 3
Monique Amirault ...Et troubler le sommeil du monde	p. 4-5
Guilaine Guilaumé Le psychanalyste toujours au risque de manquer la psychanalyse	p. 5-6
Dominique Rousseau Savoir et intranquillité	p. 7
Colette Baillou La femme poltronne	p. 7
La Maison de la Chimie nous accueille	p. 8
Bulletin d'inscription pour le 5 février	p. 9

Le Point du Jour publie vos contributions : 1000 signes sur le thème de Question d'École.
alimenter le débat lpdj-ecf@orange.fr

LE PROGRAMME DE LA JOURNÉE DU 5 FÉVRIER LACAN ET L'INTRANQUILLITÉ DU PSYCHANALYSTE

QUESTION D'ÉCOLE

5 février 2011

Lacan et l'intranquillité du psychanalyste

9h30 – 10h

Introduction

JD Matet – P. Naveau

10h-10h40

Présidence : Carole Dewambrechies-La Sagna

La critique du psychanalyste par Lacan, Serge Cottet

10h40-11h10

Présidence : Catherine Lazarus-Matet

Témoignage d'un AE, Guy Briole

11h10-11h30 Pause

11h30-13h

Présidence : Lilia Mahjoub

De la nomination au show : quelle place aujourd'hui pour un analyste de l'École ?

Sonia Chiriaco, Angelina Harari, Patrick Monribot, Laure Naveau, Esthela Solano-Suarez

15h-16h

Présidence : Éric Laurent

Place des jeunes analystes dans l'École de Lacan

Rodolphe Adam, Carolina Koretzky, Patrick Lambouley, Anaëlle Lebovits-Quehenenn, Caroline Pauthe-

Leduc

16h-17h

Présidence : Alexandre Stevens

L'intranquillité convient-elle au psychanalyste ?

Patricia Bosquin, Miquel Bassols, Jean-Pierre Deffieux, Hugo Freda

17h-18h

Présidence : Agnès Aflalo

Ce que Lacan attendait de son École

Pierre-Gilles Gueguen, Anne Lysy, Leonardo Gorostiza, Rose-Paule Vinciguerra

Si nous le voulons, le programme de Question d'École, nous donne une occasion exceptionnelle de préciser ce que nous attendons aujourd'hui de la psychanalyse lacanienne. Il ne s'agit pas d'un bilan, mais d'approcher ce qui fait la force de ce discours quand il ne méconnaît pas la solitude de l'acte dans l'expérience. Il est chaque jour plus contemporain.

Cette Journée du 5 février « Question d'École » ne nous laisse pas tranquille. C'est bien ainsi quand nous faisons de l'École le destinataire des questions que pose à chacun le désir de l'analyste, come moteur de l'action pour la psychanalyse. Ces questions naissent de la lecture des énoncés de Lacan, telle que Jacques-Alain Miller nous en démontre la logique. Pierre Naveau nous dit : le psychanalyste est à entendre comme sinthome donnant du poids à ce que Lacan appelait « style de vie » dans les premières définitions de son École. Monique Amirault y lit le ressort de l'intranquillité, et retrouve la solitude du « séparé » là où Pierre Naveau y reconnaît la figure de l'exil. Guilaine Guilaumé fait de celui qui de-charite un anti-Baptiste, manière de tirer les conséquence d'un dire que non à la tranquillité, de la tâche analysante au contrôle.

Dominique Rousseau et Colette Baillou illustrent comment l'analysant, quand il « l'ouvre », donne du grain à moudre à l'École qui oriente son expérience.

Une surprise supplémentaire nous attend sous la forme de l'affiche des prochaines Journées de l'ECF dont le titre ne manquera pas de relancer nos échanges. Seul, le psychanalyste l'est dans son acte, mais avec beaucoup d'autres. A samedi, donc!

Le psychanalyste comme sinthome – Pierre Naveau

Premier énoncé : *Je pense que le psychanalyste ne peut pas se concevoir autrement que comme un sinthome.* Deuxième énoncé : *Le sinthome est, proprement, le nom de l'incurable.* Le premier énoncé est de Lacan et est daté du 13 avril 1976 ; le deuxième énoncé est de Jacques-Alain Miller et est daté du 12 novembre 2008. Il me semble qu'il est possible d'articuler ces deux énoncés l'un à l'autre.

Le sinthome renvoie à un mode de jouir du sujet, à la singularité, par conséquent, d'une façon d'être, de parler, d'agir, d'aimer, de lire, d'écrire, de travailler, de se débrouiller, ou pas, avec les difficultés que le réel fait surgir et les embarras que, par là même, il crée. Parler du psychanalyste comme d'un sinthome, cela constitue, comme Jacques-Alain Miller l'a indiqué dans son cours du 17 mars 2010, un point délicat. Il a abordé, avec beaucoup de délicatesse, le sinthome de Lacan, lorsqu'il a évoqué, notamment, *sa solitude*. S'agissant du psychanalyste, il y a un lien entre la solitude de l'acte et le sinthome de la solitude. Le 12 novembre 2008, J.-A. Miller, à un moment donné, s'est adressé aux psychanalystes de l'École à propos d'une sorte de lapsus, de bévue, d'acte manqué qu'il a appelé : « le renversement du renversement » (cf. p. 231 des *Écrits*). Il nous a rappelé, à cette occasion, qu'*on ne peut pas servir deux maîtres à la fois*. Il faudrait montrer, à cet égard, que la conception du psychanalyste comme sinthome implique la solitude. Quand, pour une

raison ou pour une autre, il n'est plus seul, c'est parce qu'il a quitté la place de semblant d'objet qu'il occupe et est sorti du discours analytique pour entrer dans un autre discours. Cette solitude du psychanalyste fait qu'il incarne cette constante que représente l'incurable et qui donne ainsi à la cure son caractère paradoxal. C'est autour de ce point fixe que tourne la cure. Le psychanalyste comme sinthome est, socialement parlant, l'une des figures de l'exil. Il a, relativement à l'insupportable de son acte, à tenir bon. Il soutient la cause du signe contre le sens. Dans la leçon du 10 mai 1977 de son Séminaire *L'insu-que-sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, Lacan affirme, en effet, que : « Tout ce qui est mental est, en fin de compte, ce que j'écris du nom de *sinthome*, c'est-à-dire *signe*. » L'accent mis sur le signe oriente la pratique de la psychanalyse lacanienne. De ce point de vue, Lacan, quelques années auparavant, avait critiqué la passion de l'ignorance qu'il débusquait chez les psychanalystes : « Que les analystes n'aient pas encore compris que ce qui fait entrée dans la matrice du discours, ce n'est pas le sens mais *le signe*, voilà qui donne l'idée qu'il faut de cette passion de l'ignorance. » (« Introduction à l'édition allemande des *Écrits* » datée du 7 octobre 1973). Ainsi la critique de Lacan à l'égard des analystes vise-t-elle essentiellement la relation au savoir que suppose le transfert à la psychanalyse.

Certains font art ou écriture de l'intranquillité causée par leur symptôme. D'autres, quelques-uns, deviennent psychanalystes. Drôle d'option.

Mais pourquoi parler de l'intranquillité du psychanalyste alors que, bien au contraire, le sujet, au terme de l'analyse, trouve une certaine tranquillité là où était son tourment ?

Le signifiant « tranquille » est défini dans le Grand Robert par les qualificatifs d'ordre, d'équilibre, de paix, de sécurité, qui, on le voit, ne sont pas les signifiants qui conviennent à l'analyste.

Tranquillité du symbolique

On sait comment Lacan inaugure son enseignement avec l'orientation sur le symbolique, celle de Freud, condition nécessaire pour restaurer le soc tranchant de la découverte freudienne. Le symbolique, par le signifiant, le Nom-du-père, apaise l'intranquillité du sujet aux prises avec les questions et le manque dans l'Autre sur son être (Qui suis-je ? Que veux-tu ?). Cette opération, dans ses effets d'apaisement, est parfois spectaculaire chez certains enfants que nous rencontrons.

La position de l'analyste, dans cette dimension, est celle de « praticien de la fonction symbolique », ainsi définie par Lacan : « témoin pris à partie de la sincérité du sujet, dépositaire du procès-verbal de son discours, référence de son exactitude, garant de sa droiture, gardien de son testament, tabellion de ses codicilles, l'analyste participe du scribe. Mais il reste le maître de la vérité dont ce discours est le progrès ». (Ecrits, p 313) Cette orientation par le symbolique a pu justifier l'installation des analystes dans le confort d'un silence systématique, abrités derrière l'automaton de la structure du langage s'effectuant par les voies de la parole.

Agitation de l'imaginaire

Quant aux post-freudiens, si l'orientation qui est la leur sur l'imaginaire et le contre-transfert ne va pas sans doutes et sans angoisse dans le travail permanent d'auto-analyse de leur transfert, il ne s'agit pas là de l'intranquillité que Lacan a instillé chez l'analyste. Il fustige l'erreur, voire la lâcheté devant l'acte de celui qui n'hésite pas à « plaider pour une analyse causaliste qui viserait à transformer le sujet dans son présent par des explications savantes de son passé ». Et Lacan ajoute qu'il « ne trahit assez jusque dans son ton,

l'angoisse qu'il veut s'épargner d'avoir à penser que la liberté de son patient soit suspendue à celle de son intervention ». (Ecrits, p 251)

Accueil à la contingence

A mesure qu'il est conduit par son objet à s'orienter vers et par le réel et à mettre au premier plan la dimension de la contingence, Lacan ne traite pas mieux les analystes, loin de là, et non plus seulement en fustigeant leur infatuation et leur captation dans l'imaginaire, leur refuge dans la SAMCDA, mais en dénonçant leur incapacité et leur refus d'affronter le réel. Il s'attache à déranger chez l'analyste, cette tranquillité naturelle du sujet, qui refuse, par exemple de se confronter à l'angoisse qui surgit pour lui de la rencontre avec la folie ou de prendre en compte que « le psychanalyste se fait de l'objet a. Se fait, à entendre : de l'objet a : avec de l'objet a » (Autres Ecrits, p 379). Il situe un des effets de ce recul devant le réel en jeu, dans les « stigmates » de l'analyste, « élevant une prière idolâtrique à son « écoute », se bardant d'une troisième oreille ou d'un *self*, qui sera la perte du psychanalyste, dit-il.

De l'intranquillité au *sinthome* et retour

Du côté du sujet, un gain est obtenu à la fin de l'analyse, le gain d'une forme de tranquillité. Le sujet a réduit son symptôme en le vidant de ses atténuances à l'Autre, est en paix suffisante avec lui, s'en débrouille, voire s'en sert.

Une autre voie s'ouvre parfois, étonnante, énigmatique, celle du passage à l'analyste, et cette « ombre épaisse » qui recouvre ce raccord est rarement dissipée, même dans la passe. Un pas de plus, ici, est nécessaire vers l'intranquillité consubstantielle à sa fonction car il ne s'agit pas pour lui de s'installer dans cette toute neuve tranquillité, de s'y croire, de se croire analyste. Il en devient canaille – et bête, dit Lacan.

Autrement dit, considérons trois déclinaisons, dans un parcours en trois temps : de l'intranquillité du symptôme qui pousse à entrer en analyse, à la tranquillité du *sinthome* à la fin, et retour sur une nouvelle modalité d'intranquillité pour celui qui est conduit à occuper cette place de l'analyste car cette dernière exige de trouver sans cesse « le contre poison du souci thérapeutique », selon la formule récente et percutante de J-A Miller.

.../...

L'intranquillité du « séparé »

La position exigée par la fonction d'analyste, dit Lacan, est celle de « démunissement », et comme l'a développé J-A Miller, position de détachement, de maintien de la non croyance au bien, au beau, au vrai, ce qui, disons-le est anti-naturel, inhumain. Dans son cours du 24-03-2010, ce dernier avance : « Contrôler la position analytique, c'est contrôler, c'est doser son inhumanité. Cette inhumanité, c'est le respect de l'absolue altérité de l'Autre ». C'est supporter d'être un « séparé ».

Tout cela ne va pas sans intranquillité, une intranquillité qui n'est pas inquiétude, angoisse, mais position d'éveil, d'ouverture à la contingence, à l'imprévu, de proximité maintenue avec son inconscient, de révision permanente de son savoir, de son non-savoir, position d'attention à ses idéaux et à ses préjugés qui toujours guettent, même si s'est révélée leur face de semblant.

Si, dans son acte, l'analyste ne pense pas, le sujet qu'il est par ailleurs tend toujours à recouvrir par ses pensées la béance où se produit l'acte. L'analyste, en tant qu'il est sujet, est comme tout sujet, naturellement « heureux ». Il en est de même s'il s'identifie au clinicien, à celui qui sait ou s'il

s'identifie à l'analyste, se prend pour un analyste. Lacan invite l'analyste à ne pas trop s'y croire pour pouvoir inciter l'analysant « à ne pas se croire plus que lui, il ne se croit, l'analyste (...) Il faut vraiment qu'il y ait un niveau où il ne se croit pas grand chose. » (*Le phénomène lacanien*, Cahiers cliniques de Nice)

Aucune garantie d'y parvenir jamais, - l'analyste ne s'égale jamais à sa tâche - d'où la formation sans fin de l'analyste pour contrer la routine, l'engluement dans le moi, le confort du savoir. C'est pour cela que l'exposition de travaux, de la pratique, le contrôle, sont nécessaires, ce dernier non pas simplement pour contrôler la direction de tel ou tel cas mais pour vérifier en permanence son rapport intime à la cause analytique, pour se maintenir en contact avec sa propre « saloperie ». Et cette perspective, si elle est maintenue, ne laisse jamais tranquille.

Ce n'est que de là, corrélativement, que les analystes peuvent peut-être viser, à la suite de Freud, à « troubler le sommeil du monde » (Freud, *Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique*).

Le psychanalyste toujours au risque de manquer la psychanalyse – Guilaine Guilaumé

A l'instar du scribe Bartleby de Herman Melville et de son *I would rather not* nous ne serons jamais aussi tranquilles que morts. Tant que nous sommes en vie, mordus par le champ de l'Autre, nous avons à trouver nos façons de nous débrouiller avec les embrouilles des signifiants qui nous désignent et sous lesquels nous nous évanouissons en tant que sujets. Lorsque le champ de l'Autre n'a pas été décompleté par l'intervention du sujet qui conserve son objet dans sa poche, reste à trouver des solutions pour parer au réel non symbolisé. L'intranquillité est vissée à la vie. Chacun trouve sa solution pour la vivre, pour la tempérer. Certains s'adressent à un analyste.

Tranquille vient du latin classique *tranquillus* qui signifie calme, paisible, employé en parlant de la mer et par extension de l'état d'âme d'une personne. La valeur initiale de l'adjectif, selon Alain Rey, a peut-être été celle de transparence, conduisant à celle de sérénité. Cette origine liée à la transparence, je la retiens tout particulièrement pour évoquer notre malaise civilisationnel contemporain, notre miroir aux alouettes qui consiste à faire croire que l'on peut se voir et donc se connaître bien, être transparent à soi-même et aux autres. Pour notre bien, évidemment et pour notre tranquillité, toute illusoire.

.../...

Le psychanalyste toujours au risque de manquer la psychanalyse (suite et fin) – Guilaine Guilaumé

Freud, dès 1917, dans ses Essais de psychanalyse appliquée et plus particulièrement dans « Une difficulté de la psychanalyse », souligne que le moi de sa première topique n'est pas maître dans sa propre maison. Bien sûr, nous sommes encore à l'époque où le symbolique, les signifiants étaient censés résorber tout le psychisme. Freud, jamais tranquille face à ce qu'il rencontrait chez ceux qui venaient le consulter, en repérera les impasses et Lacan après lui, les dépassera en s'orientant du réel, du non imaginarisable, du non symbolisable jusqu'à le désigner d'une lettre : a.

A les lire, nous constatons que Freud et Lacan ont plutôt considéré que les analystes de leur époque respective n'étaient pas à la hauteur de leur charge. En 1958, dans *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, Lacan écrit « Il semblerait que le psychanalyste, pour seulement aider le sujet, devrait être sauvé de cette pathologie, laquelle ne s'insère, on le voit, sur rien de moins que sur une loi de fer ». Lacan met l'analyste sur la sellette pour « remarquer qu'il est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être »

Huit ans plus tard, dans son séminaire sur *l'Objet de la psychanalyse*, Lacan précise que « La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire, puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme ».

N'est ce pas cela une des raisons de l'intranquillité de l'analyste : celle de travailler à se tenir à la hauteur de la tâche qui est la sienne, celle de « dé-chariter ».

Dans son Séminaire de 1967-1968, *l'Acte psychanalytique*, Lacan souligne : « Il est dès lors à avancer que le psychanalyste dans la psychanalyse n'est pas sujet, et qu'à situer son acte de la topologie idéale de l'objet a, il se déduit que c'est à ne pas penser qu'il opère. Un « Je ne pense pas » (...), suspend de fait le

psychanalyste à l'anxiété de savoir où lui donner sa place pour penser pourtant la psychanalyse sans être voué à la manquer ».

Un autre aspect de l'intranquillité de l'analyste réside dans l'impossibilité à s'installer dans un « être-analyste » qui viendrait compléter le sujet. De ce point de vue, l'on saisit bien comment le savoir universitaire n'est pas le savoir adéquat pour la formation de l'analyste et combien il n'y a pas d'autre voie que de s'approcher soi-même de « cette place béante d'où le rien nous interroge sur notre sexe et notre existence » pour ne pas reculer devant le réel qui nous est présenté dans le traitement des autres. C'est l'intranquillité liée à l'éthique de la psychanalyse.

Les Journées de l'Ecole en 2009, ont témoigné de ce que l'analyste ne se laisse jamais tranquille du point de vue de sa tâche analysante. Remettre l'inconscient sur le métier, rester analysant de son propre inconscient, c'est aussi cela l'intranquillité nécessaire pour supporter ce que nous rencontrons chez ceux qui fréquentent le cabinet de l'analyste, lieu de toutes les intranquillités et parfois des plus intranquillissantes. D'où le recours aux séances de contrôle pour interroger son acte, à l'écriture pour tenter de rendre compte de sa pratique, au travail à plusieurs et aussi à l'étude de la psychanalyse. Et là, nous sommes bien loin du *Je préférerais ne pas*, nous sommes du côté du désir de l'analyste.

Le désir de l'analyste, voilà ce qui rend ce dernier intranquille. Pour vouloir ce que l'on désire, encore faut-il y mettre du sien, payer de sa personne, de ses mots, de sa politique.

Etre passé à l'acte conséquent au désir de l'analyste, avoir ouvert un cabinet de psychanalyse, laisse à jamais intranquille.

Alors, tranquille comme baptiste ? cette allusion à un type comique de niais très calme ne convient décidément pas à l'analyste.

Mercredi dernier se tenait une assemblée consultative de l'ACF IdF. Aux nouveaux membres était posée la question : « quel a été l'effet produit, par cette nouvelle inscription, sur votre rapport à l'étude de la psychanalyse ? ».

Voici la phrase qui me vint sans préméditation : « J'ai cessé de penser que je devais savoir quelque chose pour étudier la psychanalyse ».

Dans les quelques secondes qui ont précédé la lente vocalisation de ma réponse, se sont bousculés dans mon esprit: « sujet supposé savoir » et « dé-supposition de savoir ».

En février 2010, je présentai le cas d'un enfant dans le cadre d'un séminaire, en cherchant à montrer du savoir de mon côté, au lieu d'aller le chercher du côté

du patient. Les analystes présents ne se sont pas embarrassés pour me le dire.

Ce n'est pas que je « dé-suppose » du savoir à l'Autre. Car pour moi, l'Autre a toujours du savoir. C'est à moi que j'en dé-suppose. Le savoir est encombrant quand on travaille avec le plan de la vérité, ce qui est le cas en psychanalyse. Le savoir tranquillise. Le non-savoir, qui n'est pas l'ignorance, intranquillise.

A mes yeux, l'Autre reste « savant ». Mais ce que désormais je rejette, c'est l'Autre quand il est dans une *position de maître du savoir*. Ce que je fus. Ce qui fait aussi que je me tourne vers certains analystes, et pas d'autres.

La femme poltronne – Colette Baillou

C'était dans la nuit de jeudi à vendredi dernier. Les jours précédents, nous avons été sollicités par Rémi Lestien pour réfléchir à la question de « l'intranquillité du psychanalyste ». Ce jeudi soir, je trouvais effectivement que je n'étais pas tranquille : c'était la dernière fois que je pouvais me réfugier derrière ce « je n'exerce pas le psychanalyse ». Le lendemain matin, j'étais convoquée en tant que psychanalyste, à discuter avec les psychologues du service d'adoption, de leur pratique. Je passais donc, cette nuit là, de la position d'analysante à la position officielle d'analyste.

« Tranquille » renvoie, dans le dictionnaire, à « calme, le calme de la mer » c'est-à-dire à « un équilibre et un ordre que rien ne vient perturber ». Et « tranquillité » à « l'état de ce qui est sans mouvement gênant ». N'est-ce pas ce qui correspond à l'homéostasie du principe de plaisir de Freud ?

Je m'endormais sur ces idées tout en repensant aux sites de décoration sur lesquels j'avais navigué l'après-midi ; en effet, la décision que j'avais prise de m'installer comme psychanalyste nécessitait que je trouve un lieu pour exercer. Chose faite, je travaillais au décor.

Du rêve que je fis, il ne me resta au matin que ces deux mots : « Poltrona Frau ». N'ayant aucune connaissance de l'italien ni de l'allemand, je traduisis en « femme poltronne » et je m'y reconnus : c'était moi cette « femme poltronne » et, dans le dictionnaire à nouveau consulté, « peureuse voire lâche ». N'avais-je pas répondu à la question « pourquoi est-ce que tu ne t'installes pas comme psychanalyste ? » par un « parce que je suis lâche ».

J'expliquais cela en séance, précisant qu'ayant l'habitude de photographier les mots plus que de les lire quand ils étaient trop compliqués à prononcer, j'avais dû transformer le nom de cette marque connue de mobilier qui devait être plutôt quelque chose comme « Poltona Fau ».

Ma psychanalyste me répliqua : « et alors, ce R ? » Cet « R » me renvoya immédiatement à la séance de discussion de la pratique du matin. Y était exposé le cas d'une femme qui, malgré la présence de son enfant adopté près d'elle, s'inquiétait de ne pas avoir, sur la photo, l'air d'une maman.

A-t-on l'air d'une maman ? Ai-je l'air d'une psychanalyste ? Faut-il avoir l'air d'un ou d'une psychanalyste ? Les psychanalystes ont-ils un air particulier ? « Avoir l'air de » est-ce nécessaire pour que s'installe le transfert ? le sujet supposé savoir ?

La séance se termina là-dessus. Rentrée chez moi, je recherchais sur l'ordinateur le nom exact de cette marque de mobilier et quelle ne fut pas ma surprise de lire « Poltrona Frau ». J'avais donc un problème de lecture : je me refusais à lire correctement lorsque c'était trop compliqué à prononcer, je reculais devant la difficulté à dire le mot, à le parler, à entendre le son. Etait-ce là ma lâcheté ?

Saurais-je lire les rêves que me déposeront les analysants, saurais-je parler sans difficulté, saurais-je entendre ?

Ces interrogations peuvent-elles laisser tranquille le psychanalyste en tant qu'il y est impliqué, le transfert, le sujet supposé savoir, l'acte analytique ? Désormais c'en était fini pour moi de l'eau calme : question d'éthique, question d'Ecole.



**La maison de la
Chimie nous
accueille le 5 février
À partir de 8h30
Au 28bis, rue Saint
Dominique
Paris 7^{ème}
Librairie sur place**

question d'école

LACAN
et l'intranquillité
du psychanalyste



samedi 5 février 2011 | 9h30 | 18h

Maison de la Chimie | 28 rue Saint Dominique 75007 Paris

Inscriptions - www.causefreudienne.org

Ecole de la Cause freudienne



BULLETIN D'INSCRIPTION

www.causefreudienne.net

ECF-Inscriptions QUESTION D'ECOLE LACAN et l'intranquillité du psychanalyste

Samedi 5 février 2011 de 09h30 à 18h00
Maison de la Chimie
28 bis, rue Saint Dominique 75007 Paris

Nom :
Prénom :
Adresse :
Code postal :
Ville :
Pays :
Téléphone :
Fax :
Email :

Choix du tarif

Inscription : 35 €

Inscription Etudiant (*moins de 26 ans avec justificatif à présenter lors de l'accueil aux Journées*) :
20 €

Type de paiement

En ligne par carte sur le site de l'ECF (jusqu'à jeudi 3 février à minuit)

Il sera possible de s'inscrire sur place (sauf cartes bancaires)

Par chèque à l'ordre ECF- Journée du 5 février — 1, rue Huysmans 75006 Paris

AGENDA

- Journée d'étude de l'Institut de l'enfant – UPJL, « Peurs d'enfants », au Palais des congrès d'Issy les Moulineaux le 19 mars
- ENAPOL à Rio le 11 juin
- PIPOL V, Ière Journée de l'EuroFédération de psychanalyse, à Bruxelles, 2 et 3 juillet 2011

AGENDA AMP

- NLS Journées à Londres les 2 et 3 avril 2011
- SLP-Convegno à Catania les 11 et 12 juin 2011
- Journées ECF au Palais des Congrès de Paris, les 8 et 9 octobre 2011